



Marie-Élisabeth Caffiez

« SOUS LES YEUX DES AÏEUX »

une poésie qui va vous houspiller (et vous faire du bien)

Marie-Élisabeth Caffiez est une femme libre. Attendez ! je peux dire, je *veux* dire que c'est la femme la plus libre que j'aie jamais rencontrée. Des femmes libres, j'ai eu cette chance dans ma vie de pas mal en rencontrer. Je ne parle pas de femmes *libérées*, bien sûr, non ! Mais de ces femmes-là qui sont nativement libres, et je me dois d'insister sur ce fait que parmi elles il s'en est trouvé une qui était, qui est encore plus libre : je sais de quoi et de qui je parle, c'est de liberté et de Marie-Élisabeth Caffiez.

Maintenant... Marie-Élisabeth est pleine de malice, mais sans une once de méchanceté. Pleine de fougue rude, oui, mais sans une ombre de colère, d'emportement incontrôlé... Elle me tord très bien un bras derrière le dos, quand ça lui prend, elle dose prodigieusement ses gifles, elle a du doigté jusque dans la paume de la main, dirai-je, et convainc par là ceux qui sont revenus de tout. – En *tout*, elle est *souveraine*, par son esprit d'indépendance, et comment elle est ouverte et bée sur le monde, ce qui est là et advient ; *souveraine* par sa grande intelligence de tout (ce qui fait sens), par son humour – vif et réactif à un très rare degré. Par sa grande puissance *poétique*, étroitement emprise et embranchée, je crois, dans cet humour, oui, vous lirez et vous me direz.

Marie-Élisabeth a le sens de la formule – j'emploie délibérément cette expression un peu bête. Elle sait emballer et peser la poésie (voilà ce que je voulais dire) avec la prestesse et prestance, et j'oserai dire le prestige, même, d'une marchande de poisson, vraiment. Ce côté marchande de poisson en elle, oui, vraiment, ah ! oui, oh ! – sens de l'emballé et pesé manifeste surtout quand il vient une *image*, et il en vient beaucoup dans la poésie de cette femme.

Marie-Élisabeth Caffiez a un sens plutôt violent de l'image, d'un côté elle me fait penser à Tex Avery, à tel point est-elle *visuelle* ! de l'autre côté, c'est à ma grand-mère, qui avait, avec son imaginaire à elle, la plus grande autorité *orale*, déjà, qu'elle me fait penser.

Et la poésie de Marie-Élisabeth Caffiez est drue comme pas deux, et dans sa générosité, elle montre, je tiens à ce que vous le sachiez, elle montre le monde avec une justesse étonnante – bien sûr, c'est aussi *comme vous ne l'avez jamais vu*.

Ça va vous étriller un rude coup, je vous préviens ; et c'est avec la dernière véhémence que je vous recommande *Sous les yeux des aïeux*, qui, très bien édité par Pierre Mainard, réunit les meilleurs poèmes de cette femme.

Ivar Ch'Vavar, et pour que vous puissiez voir que
je ne vous raconte pas d'histoire,
voici un de ces poèmes :



SOUS L'AMPOULE

Tournent, tournent les mobylettes
Autour de l'axe du village.
Quand le maire ceint son écharpe
Ça n'est jamais sans tousoter.
Enfin, sous l'arc-en-ciel maousse
Les vieilles poussent leurs youyous.
Sur le pas même de sa porte
Le boucher fourbit ses couteaux ;
Il rit sous l'ondée matinale
Et un passage de pigeons.
Que le grêlon coure à la tôle
Ainsi que l'homme à son destin.
À mon tour j'enfile la rue,
Le pétilllement de ses cris.
Le facteur, tiré par ses lettres,
Enjambe une charrette à chien.
Il tire un coup de chassepot –
Ses lettres l'entraînent plus loin.
Le vieux docteur m'a vue hier
Et a regardé mon vagin
(Je sortais d'avoir mes règles)
Il m'a dit que tout était bien
Et que la chair ourlant mon sexe
Était ferme et bien colorée.
Aux grandes vitres de l'école
Monsieur pense aux guillotins –
Ah ! bien loin ! à Maximilien,
À son maxillaire arraché.
Et sur les têtes de la place
Les drapeaux sont entortillés.
Au pavillon du vieux clairon
Le monde entier vient s'engouffrer
Et quand de son fond vient le *couac*,
Soulagés nous serrons les rangs.
Étrangers nous sommes pourtant
Frères (sans oublier les sœurs).

Le pet reste individuel
Mais survient aux heures communes
Et nos talons se sont calés
Au fond des mêmes starting-blocks.
Le soleil derrière les arbres
S'allume comme une télé.

Sous l'ampoule

Et pendant ce temps-là
(Du moins le soir d'après d'avant)
Il se passe ceci :
Sous l'ampoule de l'étable
Papa et Maman sont grands.
Ils ont de très grandes ombres
Et font de grands mouvements.
Et Papa tringle Maman
Derrière le dos des vaches.
Puis il tringle l'une des vaches
Derrière le dos de Maman.
Maman me sourit.
Mais elle ne me voit pas vraiment.
Elle a les yeux derrière la tête
Et ses oreilles rampent sur son crâne.
Le soir est poisseux de criquets.
Les premières étoiles sentent l'essence à briquet.
J'ai vu mon père basses-braies
Au cul des bêtes.
Un hibou vient silencieusement
Mesurer la largeur de la porte de l'étable :
Où je vois un concentré de mon père
Au cul d'une bête.

Toutes les vaches sont des salopes –
Mes grands-tantes l'avaient bien dit.